

- 8 - LES YEUX DE LA MÉMOIRE
LETTRE À YOUSSEF CHAHINE**
- 14 - CAIRE CENTRAL
- 24 - L'AMOUR ET LA RÉVOLUTION
- 32 - LE CROCODILE ET LES ÉTOILES DU NIL
- 40 - TABLEAU DE CHASSE
- 46 - ENCORE ET TOUJOURS
- 52 - ENTRETIEN AVEC YOUSSEF CHAHINE**
- 84 - FILMOGRAPHIE COMMENTÉE
PAR TEWFIK HAKEM**

1.

CAIRE CENTRAL

« Je suis celui qui a raconté l'histoire de l'Égypte.
Je le dis aussi modestement que possible. »
Y. C.

Du haut des 40 films que tu as réalisés, on peut contempler avec ton regard le XX^e siècle égyptien, c'est indéniable. Tu as montré la grandeur de l'Égypte et dans un même mouvement sa déchéance. Toujours du côté du peuple d'Égypte, avec la certitude romantique que les pauvres, les marginaux, les éclopés de la vie sont les meilleurs enfants du Nil. Tu as restitué sur pellicule la vie qu'ils mènent et celle que la société leur fait subir, les malheurs qu'ils ne méritent pas et leur bonheur partagé avec toi. Ton programme de cinéma c'est « *Misr-Oum Eddounia* » (« l'Égypte mère de l'univers ») qui traverse le siècle tumultueux, la désillusion en chantant.

L'Égypte sous occupation britannique, l'Égypte plombée par le marxisme spécifique du nationalisme arabe, l'Égypte en guerre et défaite, l'Égypte entre deux feux, dictature militaire néolibérale et intégrisme islamique radical. Qu'il s'agisse de péplums historiques ou de drames contemporains, qu'ils soient tournés en studio ou bien en décors naturels, tous tes films témoignent d'abord de l'époque où ils furent conçus et fabriqués. Et de tes obsessions du moment.

Youssef Chahine *Al Masri* – Youssef Chahine l'Égyptien. Voilà ce que tu voulais qu'on dise de toi.

Peut-être est-ce pour cette raison que je n'ai jamais trop voulu t'appeler Jo. Ce « Jo » réservé aux intimes qui te rattachait à l'arbre généalogique. Jo pour Joseph (en arabe Youssef), né Youssef Gabriel Chahine le 25 janvier 1926 sur ce rivage sud de la Méditerranée, dans une ville autrefois cosmopolite, Alexandrie.

Jo et ses racines grecques, syriennes, libanaises. Jo, le chrétien d'Orient, le Levantin catholique. Un Arabe comme ça, Jo, c'est cool et rassurant.

Youssef, pas Jo, OK. Quand j'insistais, ça ne te déplaisait pas. Youssef Chahine l'Égyptien plutôt que Jo d'Alexandrie. Bien sûr, en excellent comédien que tu étais et selon l'interlocuteur que tu avais en face de toi, tu pouvais endosser l'un ou l'autre des deux rôles, ou mieux les superposer pour déstabiliser avec le sourire ton prochain.

Alexandrie, d'accord et d'accord, mais si toute ta vie tu as gardé un attachement sentimental à cette ville-monde où tu as grandi et à son passé souvent idéalisé de melting-pot culturel, le phare et la bibliothèque d'Alexandrie tu t'en foutais, la religion tu t'en tapais, et le modèle familial tu t'es arrangé pour ne pas le perpétuer... Ce qui t'attirait depuis toujours, c'était les lumières du Caire. Le Caire pour conquérir le cœur des Égyptiens! Ce rêve jasmin de petite Cléopâtre aura au moins donné les deux plus beaux films à la gloire d'Al-Qahira, Le Caire, et de ses gens. D'abord une fiction, *Gare centrale* (1958), un classique désormais, et plus tard en 1991 *Le Caire raconté par Youssef Chahine*, une commande de la télévision française pour l'émission *Envoyé spécial* que tu as transformée en pur film de cinéma.

Dans le premier tu jouais le rôle du Charlot pervers de la gare centrale du Caire, Kennawy, dans le second tu jouais ton propre rôle et face caméra tu clamais : « J'aime Le Caire, si profondément, que lorsqu'on me pose la question du comment, je me trouve en train de chercher les mots... C'est la ville des moments les plus doux de mon existence, des vers les plus beaux que j'ai connus. » Quand on entend ça, tous les violons de l'orchestre de l'Opéra du Caire peuvent aller se rhabiller.

Tu as aimé passionnément Le Caire, c'est là où tu reposes, comme on dit, depuis juillet 2008.

Tu attendras encore un peu avant que Le Caire ne t'aime à son tour...

Les Égyptiens ont toujours eu le sens de la formule pour célébrer leurs divinités. Pour Oum Kelsoum, la cantatrice, on a vite trouvé : « l'astre de l'Orient » ou « la quatrième pyramide », ou encore « le fond de l'air arabe », rien que ça ! La star de cinéma Faten Hamama, elle, fut sacrée « la dame de l'écran arabe ».

Et toi alors ? De quoi es-tu le nom, Youssef Chahine ?

Aussi « modestement que possible », tu as fait quelques propositions de ton vivant. Voici quelques titres de ta longue filmographie : *Le Fils du Nil*, *Le Grand Bouffon*, *L'Aube d'un jour nouveau*, *Une mémoire égyptienne*, *L'Émigré...*

Pour *Al-Film* (le film), le magazine publié par le cinéclub des jésuites du Caire, c'est tout trouvé, tu es « le phare du cinéma arabe ». Trop peu, trop convenu.

Les Égyptiens finiront bien par te trouver un jour le titre que tu mérites pour la postérité. Pour l'heure, tu es célébré à la Cinémathèque de Paris qui va désormais veiller sur tes archives. Pour l'heure, les Égyptiens ignorent peut-être que s'ils conservent des documents sur les funérailles de leur diva Oum Kelsoum, c'est à toi qu'ils les doivent. À la mort de la cantatrice en février 1975, tu es descendu dans les rues du Caire filmer l'ultime hommage du peuple égyptien à sa diva. Images exceptionnelles, archives précieuses. Pour l'heure on ne sait pas, ou on s'en fout de savoir, que tu as été pour beaucoup dans la carrière de Faten Hamama et du couple glamour qu'elle

formait avec ce jeune et beau Michel Chalhoub – à qui tu avais donné les premiers rôles au cinéma et un nom de scène pour conquérir l'Égypte profonde et le monde entier en même temps : Omar Sharif.

Chez toi, tu es considéré au mieux comme « l'ambassadeur » de l'Égypte, celui qui a longtemps brillé dans les festivals du monde en glanant tant de prix, faisant ainsi honneur à « la réputation du pays ».

Un jour on va finir par redécouvrir tes films et on t'aimera pour ce que tu as fait, pour ce que tu es vraiment.

Sinon, dans le reste du monde, tu restes encore le plus connu des metteurs en scène égyptiens, même si ton œuvre n'est partagée que par un nombre réduit de cinéphiles – mais fidèles, passionnés. L'âge d'or de la Chahinophilie continue, crois-moi.

Tôt au tard tu rejoindras « l'astre de l'Orient » dans le panthéon égyptien, patience. En attendant, ne te plains surtout pas, au purgatoire tu es en bonne compagnie, ton compatriote Albert Cossery, qui n'a jamais cherché la gloire, reste cet immense écrivain du XX^e siècle dont les livres égyptiens écrits en français se passent de main en main, dans des cercles tout aussi intimes d'amateurs éclairés. L'auteur de *Mendiants et Orgueilleux* et *Les Faïnénants de la vallée fertile* n'est toujours pas reconnu à son immense valeur, ni à Paris ni ailleurs. Et encore moins au Caire. Et encore moins que toi.

Revoir *Gare centrale*, t'imaginer à 31 ans dans cette folle aventure d'où sortira un film comme on n'en avait jamais vu dans le cinéma arabe.

Tu es habillé en haillons, tu t'es auto-accordé le rôle principal, tu es Kennawy, l'insolent et lubrique vendeur de

journaux qui mendie en boitant dans la gare du Caire. Tu es en même temps le réalisateur qui transforme la gare centrale de la mégapole arabe en un micromonde, une cour des miracles où l'humanité entière semble jouer sa survie. Les histoires de Kennawy et de la belle Hanouma, vendeuse de limonade qui se refuse à lui, les histoires de tous les autres, de toute la faune pittoresque qui grouille dans cette gare d'Égypte, auraient pu très bien se passer dans n'importe quel autre bas-fond du monde et se terminer dans le tragique, la folie et le sang de la même manière. Sauf que, grâce à toi, pour la première fois au cinéma, Le Caire devient le centre du monde. Et toi, au centre du film, de ton film, vagabond en manque d'amour et de reconnaissance, tu fais tout pour attirer l'attention du peuple d'Égypte que tu as convoqué dans ce lieu emblématique du Caire. Et des deux côtés de la caméra, tu sembles supplier : « Regardez-moi, aimez-moi comme je vous aime, aimez-moi comme je suis sinon je fais un malheur. » S'il n'a rien perdu de sa charge érotique et encore moins de sa rage marxiste assumée, *Gare centrale* s'enrichit, 60 ans plus tard, d'une nouvelle lecture, une nouvelle vision. Comme dans un renversement de perspectives, ce n'est plus Chahine qui joue Kennawy, c'est Kennawy, le *serial killer*, qui incarne le Chahine de l'époque. Un grand film sur la frustration amoureuse. Jamais personne auparavant n'avait filmé les gens du Caire comme tu l'as fait ici, dans ce film virevoltant et intense. Une forme de sublimation pour chaque personnage. Gros plans sur les visages habités par le désir, sur les poitrines mouillées, les pieds effervescents, totale érotisation des corps. L'ami Alevisse Orfanelli, qui t'avait offert la possibilité de réaliser ton premier film, est ton chef opérateur dans *Gare centrale*, entièrement tourné en décor naturel... Il sait à quel point tu les aimes les Caiotes, il sait également rendre sur ton visage toute l'amertume de ne pas être aimé en retour.

Tu aurais aimé être en haut de l'affiche, comme les premières grandes vedettes glamour du Hollywood sur Nil, tu rêvais d'être un comédien adulé, tu es même allé aux États-Unis, au Pasadena Playhouse, d'abord pour devenir acteur. Mais il a fallu vite se rendre à l'évidence : avec ton physique d'aigle maigrichon aux oreilles décollées, tu n'avais aucune chance d'être le petit prince charmant de Misr-Oum Eddounia.

Alors, à défaut d'être le jeune premier, tu as incarné le premier anti-héros du cinéma égyptien, l'affreux, sale et pervers Kennawy. Tu m'avais raconté à quel point *Bab al-Hadid*, le titre original de *Gare centrale*, a été un fiasco au Caire. On t'a craché au visage le soir de la première, alors qu'ailleurs dans le monde on t'a comparé à Vittorio De Sica et à Roberto Rossellini, ne serait-ce que pour pouvoir dire dans les dictionnaires de cinéma qu'il annonce le début du néoréalisme (dans le cinéma) arabe.

Près d'un quart de siècle après *Gare centrale*, la France qui a appris à t'aimer te commande un film pour la télévision. Ton regard sur Le Caire, la méga-capitale du plus grand pays arabe. Filmer ton Caire et évoquer ton rapport à la ville. C'est pour *Envoyé spécial*, une émission de reportages de la télévision publique française. Vas-y, raconte-nous Le Caire, à nous public occidental. Comment répondre à une commande de la télévision sans renoncer au cinéma.

Le Caire raconté par Youssef Chahine, c'est un docu commandé, une fiction livrée. Dans ce court film de 23 minutes, tu apparais d'emblée à l'écran. On te voit quitter ton bureau de Misr International Films situé rue Champollion au centre-ville du Caire pour, imagine-t-on, traverser le Nil et retrouver dans l'île de Zamalek ton appartement niché au sommet d'un grand immeuble avec superbe vue sur le roi des fleuves.

Première scène, ext./ voiture, alors que tu mets le moteur en marche, un jeune homme t'accoste. Ça ressemble furieusement à une scène de drague. Mais comme dans *Le Goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami, ça ne l'est pas, même si l'ambiguïté n'est sans doute pas involontaire. Le jeune homme qui s'incruste dans le film est-il un jeune diplômé qui cherche du travail ou un acteur qui joue son rôle ? La leçon de cinéma commence. Dans la scène suivante, justement, entouré de tes étudiants de l'Institut du cinéma, tu ouvres ton cours par cette question : « La France me demande de faire un film sur Le Caire, d'après-vous comment pourrais-je m'y prendre ? » La scène, qui ne manque pas d'humour, éclaire ton rapport aux producteurs et aux puissances d'argent. Donne-leur du folklore, les pyramides et la danse du ventre, suggèrent certains étudiants. D'autres croient savoir ce que les commanditaires attendent de toi : illustrer le chômage de masse et la menace du fondamentalisme musulman. Tu souris, le film continue. Tu vas errer dans Le Caire et sa banlieue avec ta caméra ambulante et ton cinéma buissonnier. As-tu demandé à chaque personnage du film de jouer une histoire qui ressemble à sa vie, quitte ensuite à transformer sa part de vérité en cinéma ? Peu importe la recette, l'équidistance entre le réel et la fiction te permet ici une divagation rêveuse en compagnie des damnés du nouveau merdier contemporain, les résignés comme les résistants, tous les pauvres diables caiotes deviennent des anges, toujours magnifiquement éclairés, tu es le bon photographe du village qui fait tout pour restituer à chacun sa meilleure image. Tu peux rendre avenant et émouvant n'importe quel visage, sans trucage, juste avec la lumière, la tienne. Ton éclairage poussière d'or n'est heureusement pas celui d'un anthropologue ou d'un ethnologue, mais celui d'*Un captif amoureux*. Ta Palestine à toi c'est Le Caire. L'observateur lucide que tu es n'empêche

pas le conteur romantique de tomber éperdument amoureux d'une cause, d'un peuple. Le titre original en arabe du *Caire raconté par Youssef Chahine* est plus explicite : *Al-Qahira Mounawara bi Ahliha*, ce qui veut dire « Le Caire illuminé par ses habitants ». Une fois la déclaration d'amour passée, tu réalises sans doute le plus beau document sur l'Égypte contemporaine. Tourné entre le 15 janvier et 23 février 1991, c'est-à-dire en pleine première guerre du Golfe : on espérait qu'à travers toi on allait voir à quoi ressemblait cette fameuse « rue arabe » dont on parlait dans les journaux de l'époque, en redoutant à chaque « frappe » américaine l'expression de sa colère.

On te demandait une rengaine, tu as livré avec *Le Caire raconté...* une sérénade.

C'est vrai que tu étais un peu dur d'oreille, surtout quand ça t'arrangeait bien.

Deux offrandes amoureuses donc. Dans *Gare centrale*, pour conquérir le cœur de la belle Hanouma – « petite dame » en arabe –, Kennawy tente de lui offrir son bien le plus précieux, un bijou hérité de sa défunte mère.

Dans *Al-Qahira Mounawara bi Ahliha*, tu offres aux gens du Caire tout ce que tu possèdes et qui fait ta richesse : le cinéma. Ton cinéma. Tes yeux et ton cœur en somme.